L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 27 MARS 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MERCREDI, 27 MARS 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, à la Bourse des Encanteurs—Ppropriétés améliorées dahs les premier et troisième districts.

Par D. E. Morphy, aux Nos 441 et 443 avenue St-Charles, coin Polymnie—Six chevaux et mulets, deux wagons, un surrey, deux charrettes et un lot de harnais, une belle vache laitière; aussi, une grocerie et buvette.

Les Négociations de Paix entre le Japon et la Chine.

Le principal événement de la semaine, au dehors, a été la tentative d'assassinat dont a été victime Li-Hung-Chang, le vénérable négociateur de la paix entre la Chine et le Japon et, très certainement, le plus important personnage de l'Empire du milieu, après l'Empereur lui-même. C'est là un fait lamentable; il prouve que jusqu'au fond de l'extrême Orient, dans un pays qui ne compte pas un demi-siècle de civilisation, on voit déjà se perpétrer, par voie de propagande et d'imitation, presque tous les attentats qui sont le fruit des doctrines perverses dont on empoisonne, depuis quelque temps, les populations de l'Ancien Monde et même du Monde Nouveau.

Cette tentative de meurtre, qu'elle soit le fait d'un fou ou d'un criminel dangereux, peut-elle et doit-elle nuire aux négociations? Nous ne le croyons pas. Les ministres japonais, le Mikado, l'Impératrice elle-même, se sont très convenablement conduits en cette triste circonstance; ils ont envoyé leurs compliments de condoléance au vénérable diplomate et offert toutes les excuses qu'exigeait le crime commis.

Si les négociations n'aboutissent pas, il faut en chercher la raison ailleurs, dans l'antagonisme des deux puissances qui se disputent, en ce moment, la domination du bloc asiatique, où l'Europe n'a pas encore pu pénétrer et que les promesses du Japon viennent d'ouvrir à toutes les ambitions.

Que l'Angleterre favorise et soutienne secrètement la Chine, personne n'en doute. On en conclut assez naturellement que la Russie, qui est la rivale de la Grande-Bretagne dans ces parages, a promis et prête son appui effectif au Japon.

Le grand obstacle au succès, dans ces négociations, ne peut provenir de la difficulté à régler l'indemnité de guerre.

L'Empire battu est riche et peut payer; mais il ne sera pas facile de lui arracher un morceau de territoire. Il doit en cela être soutenu par l'Angleterre, dont les intérêts s'opposent à ce que les Japonais mettent un pied sur la Chine.

De l'autre côté, si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on y voit: 1. les frontières orientales de la Sibérie, soit sur la mer d'Okosh, soit sur la mer du Japon, bloquées une partie de l'année, par les glaces; 2. Vladivistok et la langue de terre, dont cette ville forme l'extrémité sud enclavée dans une longue chaîne d'îles qui vont du Kamtchatka au Détroit de Corée. Il faut évidemment à la Russie, de ce côté, un débouché quelconque, et elle n'épargnera rien pour l'obtenir. Reste à savoir si l'Angleterre lui laissera gagner du terrain de ce côté.

Chez Madame Alfred Dreyfus.

Un rédacteur du *Journal* s'est entretenu avec la femme de l'ex-capitaine.

Voici le récit qu'elle lui a fait de son voyage à l'île de Ré, où elle est allée visiter son mari:

Dès que j'eus obtenu l'autorisation nécessaire, je quittai Paris. C'était le 19 février au soir; le lendemain mercredi, le bateau de service me conduisit à l'île de Ré. Mon frère Hadamard m'accompagnait, mais on ne le laissa pas pénétrer dans la citadelle. J'y entrai seule, et après une demi-heure d'attente dans la cour, par un froid très vif, je fus conduite dans la loge du concierge du dépôt des condamnés aux travaux forcés.

Je vis bientôt paraître mon mari dans le vestibule sur lequel ouvre la loge, mais il dut n'en pas franchir le seuil. Je ne pouvais pas non plus m'approcher de lui. Trois ou quatre mètres à peu près nous séparaient. Nous étions seuls avec le commandant de la prison, M. le capitaine Pic, je crois. Il se tenait près de moi, et obéissait aux instructions qu'il avait reçues.

Avant que mon mari arrivât, le commandant m'avait dit comment il m'était permis de m'entretenir avec lui. Il m'était interdit de le questionner sur quoi que ce soit, ni sur le régime auquel il était soumis ni sur sa santé, ni sur aucun point relatif à son procès. Nous ne devions nous exprimer qu'en français. Je ne devais lui parler que de ses enfants, de moi, de ses parents, mais d'aucune personne étrangère à sa famille.

Je trouvai mon mari très changé: le teint jaune et les joues creuses. Par ordre, il laissait pousser toute sa barbe et portait des lunettes au lieu d'un lorgnon. Il était en costume civil, tout noir, en deuil de son père.

Cette première visite dura trois quarts d'heure. Je revins le lendemain, à midi, avec mauvaise mer et grand vent. Les choses se passèrent comme la veille. J'ignorais que le départ de mon mari était fixé pour le jour même; mais, lorsqu'il m'interrogea à ce sujet, je me souvins qu'en mettant pied à terre dans l'île j'avais vu arriver une canonnière chargée de gardiens, et je pensai aussitôt que ces hommes allaient s'embarquer pour Cayenne, sur la *Ville de Saint Nazaire*, qui était au large, et que mon mari partirait avec eux.

Néanmoins, je ne laissai rien paraître de mes craintes pour ne pas lui rendre notre séparation plus douloureuse encore. Seulement je demandai à m'approcher de lui, à l'embrasser, ou tout au moins à lui serrer la main. M. Dufot m'y avait autorisé verbalement; mais le commandant de la place n'en avait pas été averti; il ne put me le permettre, et nous nous séparâmes comme le jour précédent. Une heure plus tard, au moment où je rentrais à La Rochelle, mon mari s'embarquait pour les îles du Salut. Je ne sais si on lui a remis les livres et les effets que je lui avais apportés à l'île de Ré. Depuis mon retour à Paris, je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

LE CRANE DE DONIZETTI.

Le crâne de Donizetti a subi, dit-on, d'étranges vicissitudes.

On sait que le compositeur, frappé de démence en ses dernières années, mourut à Bergame, son pays natal, le 8 avril 1848. L'autopsie confirma les prévisions des médecins et démontra l'existence de lésions considérables au cerveau. Celui-ci, qui pesait 1 534 grammes (soit un neuvième de plus que la moyenne ordinaire), dénotait une belle intelligence; les circonvolutions correspondant aux organes de la musique et de l'imagination étaient très développées.

Et, ce qu'on ne sait guère, c'est qu'un des opérateurs s'appropria furtivement la voûte cranienne de Donizetti. Ce médecin, Jérome Carchey, mit, comme une calotte, ladite voûte cranienne sur sa tête, et l'emporta en la recouvrant de son chapeau. Toute sa vie, il cacha aux regards la précieuse relique, qui finit, après la mort du docteur, par échoir à son neveu. Ce dernier, découvrant ces restes humains dont il connaissait l'origine, crut bon d'utiliser le vieux crâne en lui attribuant la triple mission de servir d'ornement, de presse-papier et même de vide-poche!

Ce ne fut qu'en 1874 que la municipalité de Bergame, avisée de ces faits, put procéder à une enquête qui établit leur exactitude en même temps que l'authenticité de la relique. Actuellement, le crâne de Donizetti est conservé à la bibliothèque de cette ville.

CORNÉLIUS HERZ.

Sir E. J. Reed, membre du Parlement, vient d'adresser au *Times* une lettre, disant qu'il a envoyé à lord Kimberley et à M. Asquith un certificat du docteur Frazer constatant l'état critique de Cornélius Herz, qui serait sujet à des attaques d'angine de poitrine et à des syncopes pouvant d'un moment à l'autre avoir un dénouement fatal.

Le certificat conclut qu'il est urgent de prendre des mesures si on veut sauver la vie et la raison de Cornélius Herz.

Sir E. J. Reed termine sa lettre en déclarant que la mort de Cornélius Herz, dans les conditions de surveillance où il se trouve, répugnerait aux sentiments d'un grand nombre de membres de la Chambre des communes.

RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE.

Ce n'est pas seulement en France qu'on s'occupe de réforme orthographique; cette question est également fort étudiée aux Etats-Unis, et c'est ainsi que l'*American Philological Association* vient de préconiser les règles suivantes pour la simplification de l'orthographe anglaise.

Désormais, on devra supprimer les finales *ue, e, te* et *me* dans les mots tels que: catalogue, demagogue,—definite, favorite,—quartette, gazette,—programme, oriflamme,—et l'on écrira en conséquence: *catalog, demagog,—definit, favorit.—quartet, gazet,—program, oriflam*. De plus, les diphtongues *ph*, *æ* et *œ*, seront remplacées par *f* et *e*; on écrira donc *fotograf, colin, esofagus*, au lieu de photograph, cœlin et œsophagus.

"L'orthographe anglaise, déclare l'Association précitée, est la pire qui soit au monde; des millions de dollars sont gaspillés chaque année en écriture et impression de lettres inutiles; elle retarde l'instruction de nos enfants et entrave les progrès de la nation" Cette Société, paraît-il, a résolu de faire présenter au Congrès un projet de loi aux termes duquel il serait enjoint aux imprimeurs de se conformer aux règles ci-dessus formulées pour l'impression de tous les actes officiels.

Une lettre inédite de V. Sardou sur sa "carrière médicale."

Dans une lettre que M. Victorien Sardou vient d'adresser à M. le Docteur Cabanès, l'auteur de *Patrie* raconte sa "carrière médicale":

Monsieur et cher confrère,

Je ne puis vraiment pas me donner pour un transfuge de la médecine, car je n'ai suivi que les cours de première et de seconde année, pendant dix-huit mois au plus, vers 1850 ou 1851.—Ma famille, désapprouvant mes visées littéraires, me donnait le choix: de l'Université ou de la carrière médicale. Je n'hésitais pas, et j'optai pour cette dernière, avec l'arrière-pensée de troquer la lancette contre la plume au premier détour du chemin. Ce n'est pas que j'eusse la moindre répugnance pour les études médicales. Loin de là!—Elles m'intéressaient au plus haut point

Je disséquais consciencieusement mes semblables à Clamart, et tous les matins, externe bénévole à l'hôpital Necker, dans un service de chirurgie, je faisais sans dégoût les pansements requis, et j'assistais curieusement à des opérations faites avec une grande sûreté de main par le "père Lenoir", chirurgien supérieur à sa réputation. Après quoi, je m'en allais, rimaillant des tragédies sur ma route.

Il y avait, d'ailleurs, un peu d'hérédité dans mon cas. Mon arrière-grand-père était médecin au Cannet, près Cannes; mon grand-père étudiait la médecine, quand il fut expédié comme officier de santé au siège de Toulon, puis à l'armée d'Italie. Rentré dans ses foyers et tout à la culture de ses oliviers et de ses orangers, il n'avait pas tout à fait renoncé à la profession médicale, et s'était même acquis un certain renom aux alentours.

Pour moi, dès que je crus pouvoir me tirer d'affaire par des leçons de latin, d'histoire, etc, qui me donnaient à manger un jour sur deux, je jetai la trousse aux orties et j'allai bravement faire siffler ma première pièce à l'Odéon par mes camarades de la veille. Ce qui, d'ailleurs, ne m'a pas brouillé avec eux Tout voué que j'étais à l'art dramatique, je ne me suis jamais désintéressé de leurs travaux. J'allais à Bicêtre et à Charenton, où j'avais des amis internes, étudier les fous et chercher à démêler en quoi ils diffèrent des gens qui se croient raisonnables. Je suis persuadé que ces études, si frivoles qu'elles aient été, n'ont pas nui à mon travail dramatique, outre qu'elles m'ont initié à bien des connaissances dont je n'aurais pas eu la curiosité. Il est certain que l'étude du corps est la meilleure préparation à celle de l'esprit, et que Physiologie et Psychologie ne vont pas l'une sans l'autre.

Je me suis toujours félicité de cette petite incursion dans un art qui ne m'a laissé que de bons souvenirs, et où j'ai vu quelques bons amis, qui, hélas! deviennent chaque jour de plus en plus rares.

Agréez, mon cher confrère, mes salutations les plus amicales, avec mes remerciements pour la sympathie que vous voulez bien témoigner à l'auteur et à ses œuvres.

V. SARDOU.

Voici, entre autres, un détail curieux:

M. Sardou n'était pas de ceux qui se découragent au premier obstacle. Resté seul à Paris—le père avait eu la nostalgie du sol natal—sans ressources, sans soutien, il n'avait à compter que sur lui-même. Pendant sept ans, il donna des leçons et besogna dans le journalisme.

Peut-être dut il à ses connaissances médicales d'être mis en rapport avec le docteur Hoëfer, qui dirigeait la *Biographie générale*, éditée par Didot. Son article sur Jérome Cardan, qui lui avait demandé plus de six mois de recherches, lui rapporta tout juste trente-deux francs. C'était à se dégoûter de l'érudition.

Heureusement, le théâtre allait lui donner occasion de prendre une éclatante revanche.

Une collection de papillons.

Un américain possède une remarquable collection de papillons, peut-être une des plus belles qui existe au monde. Jamais il n'en cède un spécimen sans avoir, à l'avance, pourvu à son remplacement: en une année, il en a exporté jusqu'à vingt mille en Europe.

C'est Livingstone, le grand explorateur du continent noir, qui lui a fourni les plus belles pièces de sa collection; d'autres lui ont été données par Stanley, par le lieutenant Schwatka et autres explorateurs.

Parmi les papillons, il en est de la baie de Franklin, des côtes du Grœnland, des lacs Tanganyka et Victoria-Nyanza, des sources de l'Amazone, du Labrador, du Thibet, de l'Alaska, de la Chine, de la Sibérie, du Turkestan, du Kamtchatka, de l'Himalaya, des montagnes Rocheuses et des Alpes. Ils sont rangés dans des cases de noyer vitrées, qui s'élèvent du plancher jusqu'au plafond.

Ces cases sont capitonnées avec un fond de liège sur lequel sont épinglés les insectes; chaque vitrine contient ainsi de deux à trois cents papillons, étiquetés avec un soin minutieux, et portant toutes les indications relatives à leur origine, leur sexe, leur famille, etc.

Il est des spécimens que le collectionneur a payés près de 1,000 francs; mais il est difficile d'évaluer la collection elle-même: elle est d'une valeur inestimable.

LA FRANCE AU DEHORS.

Un journal étranger a raconté les sensations et les pensées d'un de ses jeunes compatriotes retour de Paris, qu'il a interviewé. Il lui a demandé quelle impression avait causée la démission du président Casimir-Perier. Réponse:

—On n'a parlé de rien moins que de poursuivre l'ex-titulaire.

Voilà des lecteurs qui vont croire que la présidence en France est une charge obligatoire, sinon gratuite, et que M. Casimir-Perier échappe à une condamnation.

Quant au nouveau Président, il est "en train de devenir populaire".

Non seulement il a payé une "bouteille de vin à tous les soldats français", mais il a fait une foule de choses qui le font voir d'un bon œil. Et notamment "il a remis pour 1895 une foule de loyers aux pauvres gens qui se meurent dans ses maisons."

Et voilà comme on écrit l'histoire de France.... à l'étranger!

SOUVENIR INTÉRESSANT.

Un souvenir intéressant à propos du docteur de Planta Reichenau, décédé récemment à Zurich, à l'âge de soixante-quinze ans.

Le roi Louis-Philippe qui, on le sait, avait fait un séjour assez prolongé à Reichenau, pendant la Révolution française, ne manquait jamais d'inviter le savant à sa table dans les fréquents voyages que ce dernier eut l'occasion de faire à Paris.

Les réminiscences de l'hospitalité reçue par le proscrit, des amitiés contractées à Reichenau faisaient les frais de la conversation de ces réceptions intimes. Le docteur de Planta aimait à rappeler, longtemps après, l'extrême fidélité avec laquelle le Roi avait gardé la mémoire des moindres incidents de cette partie de sa jeunesse.

La chambre que Louis-Philippe avait occupée à Reichenau était restée un lieu de pèlerinage pour sa famille, et plus tard Monsieur le comte de Paris et son frère firent avec le docteur de Planta un intéressant voyage dans les Alpes grisonnes.

La chimie était la branche favorite de Planta, mais ce sont surtout ses travaux sur les abeilles qui ont fondé sa grande réputation: les essaims qui servaient à ses expériences étaient nourris avec le nectar et le pollen des plantes de tous pays; il étudia la composition du miel ainsi que sa formation dans le corps de l'animal et constata l'instinct prodigieux des abeilles à varier la composition chimique de la nourriture suivant qu'elle était destinée aux reines, aux mâles ou aux ouvrières.

Graduel retour à l'état normal.

Enfin, après douze jours d'un service passablement fatigant, fort ennuyeux et, surtout, nuisible aux intérêts personnels de chacun de leurs membres, les milices viennent d'être renvoyées dans leurs foyers. On ne conserve dans les salles d'armes ou dans les locaux qui leur servent de lieu de réunion qu'une forte garde, toujours prête à marcher au premier signal, en attendant que les corps entiers convoqués par une alarme générale, puissent se réunir et aller renforcer ceux qui étaient de service.

On ne peut vraiment qu'applaudir de tout cœur aux mesures de précaution qui ont été prises, tout en licenciant les troupes. Il ne faut qu'un coup de main coupable de quelques misérables, qu'un coup de tête de quelques cerveaux brûlés—et ce n'est malheureusement pas ce qui manque parmi nous—pour nous rejeter en plein règne de terreur, comme il y a dix ou douze jours, pour remettre tout en question.

On ne saurait assez chaleureusement remercier les milices de ce qu'elles ont fait, du zèle qu'elles ont déployé, de l'énergie dont elles ont fait preuve. Il faut que les émeutiers soient bien profondément convaincus que toute tentative criminelle de leur part sera impitoyablement, promptement et, surtout, infailliblement réprimée, et qu'on n'échappe pas aussi facilement aux mains des miliciens en armes qu'à celles de la justice. Nous croyons fermement que ces messieurs-là savent nettement à quoi s'en tenir là-dessus, à l'heure qu'il est, et c'est ce qui nous rassure.

Que les travaux reprennent donc avec confiance, mais sans oublier le passé, sans cesser de rester toujours sur le qui-vive, sans négliger, surtout, de punir comme ils le méritent, les auteurs de tant de maux, et nous avons la ferme confiance que la Nouvelle-Orléans peut encore réparer assez rapidement toutes les pertes qu'elle vient d'éprouver.

Chasse aux phoques à fourrure

Du rapport du secrétaire Carlisle, lu à la Chambre des communes, lors de la discussion de la question des pêches aux phoques de l'Alaska, il résulte que 121,143 phoques à fourrure ont été tués au cours de l'année passée.

Sur ce nombre, 55,686 appartiennent au fameux troupeau, dit d'Alaska, qui descend chaque année dans la mer du Behring et le nord de l'océan Pacifique; 55,621 ont été tués dans les eaux du Japon et de la Sibérie, et le reste dans des endroits indéterminés.

Quatre vingt-quinze navires ont été employés à cette pêche, sur lesquels soixante appartiennent à la Grande Bretagne et trente trois aux Etats Unis.

Quant au nombre des phoques tués, il dépasse de 20,000 celui des peaux recueillies, correspondant à un nombre égal de ces animaux tués sans profit et, on le croirait presque, dans le seul désir de détruire.

D'ailleurs, le massacre est de plus en plus considérable: on en a une preuve dans le nombre énorme de petits morts de faim sur des îles à phoques, par suite de l'absence de leur mère. Rien que dans l'île Saint-Paul, on a évalué à 20,000 le nombre des petits morts dans ces conditions.

Aussi, M. le secrétaire Carlisle conclut à l'adoption de mesures de protection très sérieuses, si l'on ne veut voir, dans un avenir prochain, l'extinction complète de la race des phoques à fourrure.

Une société secrète.

On juge en ce moment, devant la cour d'assises de la ville de Tarnopol, un procès intenté à vingt six jeunes gens, la plupart élèves de l'Ecole des instituteurs de l'endroit, pour crime de haute trahison, perturbation de la tranquillité publique, lèse-majesté et affiliation à une société secrète.

D'après un des documents trouvés chez un des prévenus, le programme de cette société était le suivant: travailler au rétablissement de l'indépendance de la Pologne et prendre, le cas échéant, les armes dans ce but. Adopter une attitude irrédentiste vis-à-vis de la Prusse et de l'Autriche. Faire surtout de la propagande parmi les ouvriers, les paysans et les jeunes gens. Provoquer le gouvernement pour qu'il use de violence envers les Polonais, afin d'exciter l'esprit révolutionnaire.

La société secrète s'appelait l'Organisation. Les délégués de cette association s'étaient réunis à Lembourg en 1892, en 1893 et 1894. Il y avait des succursales à Pryemysl et à Tarnopole. Deux étudiants qui avaient quitté la société secrète ont été attaqués et maltraités, au moment de l'enquête, par des individus masqués.

Il y a donc encore, en notre époque télégraphique, téléphonique et électrique, des sociétés secrètes qui complotent dans l'ombre et le mystère. On se croirait reporté, par de tels incidents, à des temps reculés.

Mais ce qui doit frapper surtout l'attention, c'est le fait que la Pologne a beau avoir été conquise, mutilée, démembrée: le sentiment de la nationalité polonaise vit et demeure au cœur de ses habitants. Il n'y a pas d'exemple, depuis longtemps, d'une semblable résistance.

Les Polonais, vaincus et partagés, n'ont pas quitté leur pays, ils ont laissé venir le vainqueur et peu à peu, ils l'ont forcé à trembler, même à reculer. Et, chose plus curieuse encore, c'est chez les Polonais soumis soit à l'Allemagne, soit à l'Autriche-Hongrie, que la vitalité de la race a le plus de persistance.

On a eu l'occasion, il y a quelque temps, de signaler les discours où le prince de Bismarck dénonçait à ses compatriotes l'agitation polonaise du duché de Posen comme un danger, un grave danger. La noblesse polonaise, faisant cause commune avec le peuple, fidèlement attaché à ses traditions, à sa religion, à sa race, s'est raidie contre la domination allemande.

Loin de dissiper sa fortune, comme jadis, sur les tapis verts de l'étranger, elle épargne sou par sou pour racheter les hectares de terre qui lui furent enlevés; elle fonde des écoles enseigne la langue nationale, secourt la religion persécutée. Jamais union ne fut plus étroite entre toutes les classes d'un peuple pour résister à la poussée étrangère. Que ce soit dans le duché de Posen, que ce soit en Galicie, le mouvement est le même.

Ce qui lui donne encore plus de force, c'est qu'il est favorisé, aidé, encouragé par les Polonais des provinces russes de la Vistule. Ceux-là se disent que l'empereur de Russie porte aussi le titre de roi de Pologne. Sujets soumis et fidèles, ils se considèrent maintenant comme l'avant-garde de la grande nation slave dont ils font partie. C'est ce qu'écrivait encore dernièrement un gentilhomme polonais, qui répondait, dans une brochure écrite en français, à M. de Bismarck.

La nation polonaise n'a donc point péri. Au contraire, après s'être recueillie, elle s'est accrue et fortifiée. Elle compte à cette heure près de vingt millions de congénères qui se cherchent, qui veulent se réunir. Ainsi, les Polonais donnés à l'Allemagne et à l'Autriche se retournent vers l'est, *nach Osten*, comme disent les Allemands, et peut-être, à la suite de quelque crise viendront-ils un jour augmenter encore la formidable puissance de la Russie.

Une Lettre de M. de Lanessan.

M. Camille Pelletan a reçu de M. de Lanessan la lettre suivante, qu'il publie dans le *Rappel*:

Mon cher Pelletan,

....Je prends part au chagrin que vous fait éprouver la difficulté dans laquelle vous êtes de résoudre "l'énigme" relative à ma révocation. Vous trouvez que "les prétextes"—le mot est de vous—donnés à la Chambre pour expliquer "la mesure prodigieusement exceptionnelle" dont j'ai été l'objet "n'ont pas un caractère sérieux", et vous vous plaignez "qu'on se moque assez de vous et de la France entière pour cacher la vérité sur des événements de cette nature". On ne pouvait cependant pas vous conter un roman au lieu et place de la "vérité", que vous avez raison de réclamer. On vous a dit toute la vérité; il était impossible de vous en dire plus long, parce qu'il n'y en a pas plus long.

Quand à moi je voudrais, ne serait-ce que pour vous être agréable, pour répondre à l'invitation que vous m'adressez de "parler." Mais je ne pourrais vous en dire plus que je n'ai déjà dit et il me faudrait répéter le mot que j'ai câblé, dès le 31 décembre, au premier journal parisien qui m'ait interrogé. Permettez d'ajouter, au risque de mériter l'épithète d'"anarchiste" dont vous me menacez, que c'est bien de ma poche qu'est sorti l'argent. Quand à ma politique et à mon administration, l'ancien ministre les a tellement faites siennes à la tribune de la Chambre, que le gouvernement ne pouvait me les reprocher.

Vous trouvez tout cela bien mince et "ridicule." Je n'y puis rien et vous laisse le soin de conclure.

Votre bien dévoué,

DE LANESSAN.

VISITE PRESIDENTIELLE.

Le programme de la visite du président de la République à Rouen, le surlendemain de Pâques, a été réglé de la façon suivante:

Départ de Paris, le mardi 16 avril, au matin, pour arriver à Rouen au commencement de l'après-midi.

Déjeuner à la préfecture, réceptions officielles des corps constitués, des maires du département, des instituteurs et des sociétés; visite d'un établissement hospitalier, d'une caserne et d'une entreprise industrielle; dîner à la préfecture, grand bal à l'Hôtel de Ville.

Le lendemain matin, départ par train spécial: arrêt de quelques instants à la gare d'Yvetot; déjeuner à Bolbec, descente de wagon à Lillebonne, d'où le président gagnera en voiture Saint-Romain, puis Montivilliers, d'où, par chemin de fer, il ira au Havre, où il sera reçu également avec les honneurs officiels.

LORD CHURCHILL.

Le testament de lord Randolph Churchill:

On vient de procéder, à Londres, à l'ouverture du testament de lord Randolph Churchill. Le célèbre homme d'Etat anglais lègue toute sa correspondance privée, ses papiers et ses écrits à son beau-frère, avec la liberté de les publier ou de les détruire.

Le légataire se décidera à livrer à la publicité tous les documents n'ayant pas un caractère intime.

Quant à la fortune laissée par lord Randolph, elle s'élève à 75,971 livres sterling, soit environ un million neuf cent mille francs.

L'ordre complétement rétabli en ville.

Retour du Gouverneur Foster dans la Capitale.

La seconde journée, depuis le retrait des troupes de la levée, s'est passée sans incident notable: la police est restée sur les quais, et c'est encore sous ses yeux que les débardeurs ont travaillé.

Dans la soirée, le Gouverneur, un peu remis des fatigues de ses veillées, est reparti pour Baton Rouge. Sa santé n'est pas des meilleures depuis quelque temps, et les ennuis qu'il vient d'éprouver n'étaient pas de nature à l'améliorer.

Il n'a pas voulu quitter la ville avant que le calme y régnât; mais ne se fait-il pas illusion quand il croit que les choses en resteront là.

Les agents de navires et l'Association des arrimeurs et des débardeurs sont-ils arrivés à une entente quelconque? Malheureusement, non.

Le Gouverneur se propose de passer quelques jours dans la paroisse Ste-Marie, sur son bien de campagne; là seulement il jouira du repos absolu dont il a besoin.

A sept heures, hier matin, les travaux ont été repris à bord des navires anglais *Inventor* et *Vesta*. Il s'est présenté plus d'arrimeurs de couleur qu'on n'en voulait; et ceux qui n'ont pas trouvé d'emploi tout d'abord se sont tenus dans le voisinage, prêts à tout moment à retrousser leurs manches et à se mettre au travail.

Les arrimeurs blancs ont tenu promesse en ne se montrant pas sur la levée ni dans les environs.

CHOSES ET AUTRES.

L'oiseau-cloche:

On rencontre dans les forêts de la Guyane un oiseau fort célèbre chez les Espagnols, sous le nom de *campanero* ou oiseau-cloche.

Sa voix est, en effet, éclatante et claire comme le son d'une cloche; elle s'entend à une heure de distance. Aucun son, aucun chant ne cause un étonnement semblable à celui produit par le tintement du campanero.

Il chante le soir et le matin, comme la plupart des oiseaux; à midi, il chante encore. Un coup de cloche se fait entendre, une pause d'une minute lui succède; second tintement, nouveau coup de cloche; enfin, troisième éclat, suivi d'un silence de six ou huit minutes.

M. Jacques Arouet, qui rentre à Paris de la Guyane, où il vient d'étudier, pendant plusieurs années, la faune et la flore des forêts de cette contrée, rapporte, entre autres spécimens curieux, un couple de campaneros qu'il se propose d'offrir au Muséum.

—

C'est le dernier des élus à l'Académie française, M. Henry Houssaye, qui a présidé, chez Marguery, le dîner de la Société des Gens de Lettres.

Il avait à sa droite l'ancien président de la Société, M. Emile Zola, et à sa gauche le président actuel, M. Aurélien Scholl, qui, au dessert, lui a porté un toast pétillant d'esprit.

M. Henry Houssaye a répondu par un discours dont les demi-teintes exquises ont soulevé les applaudissements de tous.

—

Dans un mémoire présenté au Congrès d'hygiène de Liverpool, M. Kohn montre que l'analyse électrolytique a fait des progrès tels dans ces dernières années, qu'elle pourrait être appliquée avantageusement à la recherche des poisons métalliques dans les expertises médicolégales.

Dans le cas d'antimoine, de plomb, de cuivre, de mercure, de cadmium, etc., cette méthode permettrait de mettre en lumière la présence d'un dixième de milligramme de métal. L'analyse électrolytique est beaucoup plus sensible que tout autre procédé, surtout en présence de substances organiques.

—

Le ministre de la guerre a annoncé, en Conseil des ministres, l'arrivée à Madagascar du général de brigade Metzinger et des troupes qui s'étaient embarquées en même temps que lui sur le *Shamrock* et le *Djemmah*.

A ce propos, un détail curieux:

Redoutait-on que le général Metzinger, qui est réputé comme un "va de l'avant," ne saisît la première occasion qui se présenterait à lui pour précipiter les hostilités et cueillir, au nom de la "marine," les lauriers réservés à la "guerre," nous ne savons; mais ce qui est certain, c'est que les troupes qu'il a emmenées à Madagascar sont parties sans fusils!

Ces fusils ont été embarqués une quinzaine de jours plus tard sur un transport à marche lente et n'arriveront guère à Majunga avant une vingtaine de jours.

Le général Duchesne peut donc dormir tranquille; le général Metzinger n'aura pas l'occasion de lui retourner le fameux: "Pends-toi, brave Crillon...."

—

Pendant l'année 1893, les suicides, en Angleterre, ont encore confirmé les observations faites depuis longtemps sur leur fréquence et leur nature, dans les divers pays d'Europe.

Ainsi, les suicides des hommes ont été trois fois plus nombreux que ceux des femmes; et l'âge critique a été compris entre 42 et 55 ans. Par contre, le nombre des suicides au-dessous de 15 ans est plus grand parmi les filles que parmi les garçons.

112 suicides au-dessous de 20 ans ont été enregistrés, et 342 au-dessus de 65 ans, parmi lesquels on en trouve même 5 au-dessus de 85 ans.

248 hommes et 3 femmes ont eu recours aux armes à feu; 373 hommes et 78 femmes ont employé le poignard; et 572 hommes et 134 femmes se sont pendus.

Généralement, les femmes se jettent plus facilement à l'eau que les hommes. Cependant, en Angleterre, en 1893, la noyade volontaire a fait 363 victimes parmi les hommes, et seulement 218 parmi les femmes.

Parmi les empoisonnements, ce n'est pas sans étonnement que l'on constate 117 fois l'emploi de l'acide phénique, 40 fois celui de l'acide oxalique et 19 fois celui de la strychnine, substances qui causent la mort au milieu d'atroces douleurs, alors que l'opium n'a été employé que 63 fois, et le chloral, une seule fois.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald—H H Yerkes, Mme O E Knapp, Washington; J F Wallack et famille, Chicago; R H Cocurane, ville; P Gunison, Chicago; A G Warren, Rochester, N Y; A Manuel, Louisiane; H B Chears, Philadelphie; H M Watson Chicago; Mme H Gans Jr, Belize, B H; J Dobse et femme, Brooklyn; R E E Miller, Utah, F Vochman, W C Flanagan N Y; D N Barry, Paris, Tex; J A Mosey, N Y; M et Mme C I Dangier et enfants, Cleveland, O; Ed R B'air, Birmingham; O F Cawton, Mobile, Ala; J Bickerstaffe, Dr Calkens et J Singleton, Blackpool; Jno S Young et femme, Flint, Mich; F W Judc et femme, Cleveland, O; C S Broon et Mme G Warren, Mich; Mme A N Smith, Minn; H A Wardner, Baltimore, Md; W F Flinn et femme, Meridian, Minn; H W Moseley, Helena, Ark; S S Hudson, Yazoo City, Miss; R H Henry, Mme A C Meseroe, Robinson, Ill; L F Liebharat, Denver, Col; W H Weckler et femme, G Goldsmith, Chicago, Ill; S A Bacot, Osyka, Miss.

Hôtel Cosmopolitain—J G Marshall, G C Scopinich, Memphis, Tenn; G R Edsaw Albany; J M Bowman, Baltimore, Md; M J Fogerty Jr, New York; R H Chaffe, Waveland, Miss; H D Warner et femme, New Britain Conn; M et Mme V Hernandez Los Angeles; Maurice De Van, E S De Van et femme, Louisville, Ky; Horace Bealer et femme, New York; Wash Benjamin, Chicago; Hampton Williams et femme, deux femmes et gardienne, St-Louis Missouri; R D Denckamp, Boston, Mass; T M Savage, P E Hall et femme, A H Jones, B Harris, H E Edfield, S A gommer et femme, New York; J Snofe, Dallas, Texas, Albert S Goldsmith M E Edmunds et femme, Cairo, Ill; M J Goodman et femme, F J Farrell et famille Cleveland, O; P E Parker et famille, E J Tucker et femme, Buffalo, N Y.

DEPECHES Télégraphiques,

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

A Madrid.

Presse Associée du Sud.

Madrid, 26 mars—Le général Martinez Campos a résolu de quitter le poste de capitaine général de Madrid, regardant sa mission comme ayant accompli la pacification des officiers émeutiers.

Le gouvernement est opposé à la loi que le général a l'intention de présenter au Sénat, afin de faire juger par des cours martiales les journalistes qui ont attaqué l'armée.

La révolution à Cuba.

Presse Associée du Sud.

Madrid, 26 mars—Un télégramme officiel de Cuba dit que la révolte est confinée à la province de Santiago de Cuba, et que la plupart des insurgés sont sans armes.

Rivière bloquée.

Presse Associée du Sud.

Londres, 26 mars—Une dépêche de Tien Tsin au *Pall Mall Gazette* annonce que le gouvernement chinois a prévenu les consuls étrangers de son intention de bloquer le Peï Ho dès que les navires de guerre japonais arriveront à l'embouchure.

Pour les Marins.

Presse Associée du Sud.

Londres, 26 mars—La duchesse de Fife a ouvert officiellement ce matin, une foire dont le produit est destiné à la Société des Marins Anglais et Etrangers.

L'Ambassadeur des Etats-Unis, M. Bayard, le lord-maire à Londres et un grand nombre de diplomates étrangers et de personnages de marque étaient présents.

Parmi les dons se trouvent une collection de photographies de Mme Cleveland, un tapis de la reine de Suède et plusieurs objets de valeur envoyés par le Khédive d'Egypte. Mme Bayard présidait à la table des Etats-Unis.

Parmi les articles mis en vente est une copie de l'œuvre de Bayard Taylor: Chansons des camps.

La Peste en Chine.

Presse Associée du Sud.

Londres, 26 mars—Le *Central News* reçoit une dépêche de Hong-Kong qui annonce qu'une peste vient d'éclater parmi les natifs de Kew'oon, près de Hong Kong. Une dépêche de Shang Hai au même journal confirme cette nouvelle et ajoute que quatre cas incurables ont déjà été découverts.

Guillaume II.

A Friedrichsruhe.

Presse Associée du Sud.

Friedrichsruhe, 26 mars—Le ciel est couvert ce matin et la température a baissé de plusieurs degrés depuis hier.

Des centaines d'officiers de police et un escadron de hussards font le service d'ordre en vue de la visite de l'empereur. Ces gardes entourent le château et en surveillent toutes les approches, donnant à la demeure l'aspect d'une place assiégée.

Des arcs de triomphe et des faisceaux de drapeaux couvrent littéralement Friedrichsruhe et Aumuhe e. Le programme officiel indique que Guillaume quittera le train à Aumuhle et se placera à la tête des troupes qui l'attendent.

L'empereur, le prince de la Couronne, les officiers de la maison militaire et les troupes marcheront au château; à leur arrivée elles se rangeront pour la parade dans les petits champs environnants, et le souverain les guidera en face du manoir. Les troupes comprennent un escadron de cuirassiers de Parleberg, une compagnie de Magnelbourg et une compagnie d'infanterie de Hansa, avec musique et drapeau, un escadron de hussards et deux batteries d'artillerie de Wandsbeck et du Holstein.

Aucun honneur ne sera rendu à l'empereur, mais seulement au prince de Bismarck. Guillaume commandera la parade et ensuite les troupes se rangeront en croissant autour d'un des côtés du château.

L'empereur et le prince de la Couronne ont quitté Berlin à 2 heures 20 du matin. Ils seront de retour à 7 heures du soir.

Le souverain présentera à Bismarck une épée d'or.

Guillaume est descendu du train spécial à Aumuhele. Il a été conduit en voiture avec son état major à Schwarsenbeck; il s'est alors placé à la tête d'un escadron d'Halberstadt, des cuirassiers de Bismarck et des autres troupes, pour les conduire à Friedsrichsruhe, où il a rencontré Bismarck.

L'ex chancelier a été conduit en voiture sur le terrain où se trouvaient les troupes.

Il portait l'uniforme et le casque du régiment d'Halberstadt.

Lorsque l'empereur est arrivé au château les troupes se sont formées en demi-cercle. Il pleuvait à torrents, mais Guillaume se tenait à cheval et Bismarck sur le côté de sa voiture.

L'empereur a salué le Prince et lui a dit:

Altesse Sérénissime, notre patrie entière se prépare à célébrer l'anniversaire de votre naissance; j'ai l'honneur de prendre part aujourd'hui à cette célébration à la tête de l'armée à laquelle vous appartenez. Les troupes assemblées ici sont le symbole de l'armée entière. Les enseignes des différentes armes sont représentées, et je reconnais que derrière ces troupes est l'armée comprenant tous les peuples allemands unis. Voici l'étendard de l'électeur de Brandebourg, l'étendard du succès.

Je ne pouvais trouver un meilleur présent pour vous qu'une épée, symbole de l'instrument que vous avez aidé mon grand père à forger, à aiguiser et à manier. C'est le symbole de l'âge historique du sang et du fer. En mémoire de ce temps mémorable, vous reconnaîtrez les armes d'Alsace Lorraine, qui forment le chapitre final d'un histoire de vingt-cinq ans. Dans ce souvenir je commande aux soldats de présenter les armes. Prince de Bismarck! Hourrah!

Comme les troupes présentaient les armes et que les musiques jouaient, Bismarck a pleuré. Retrouvant son calme, l'ex-chancelier a dit: Je ne sais comment remercier votre Majesté de cet honneur incomparable. Il a ensuite embrassé les mains de l'empereur; Guillaume l'a pressé de monter en voiture ce que Bismarck n'a fait que lorsque le prince héritier y fut entré et placé à droite. L'ex-chancelier, escorté par l'empereur, a passé devant le front des troupes. Elles ont ensuite défilé devant le Prince, Guillaume marchant à la tête des cuirassiers de Bismarck. Le comte d'Eulenberg, maître des cérémonies, a conduit la comtesse de Rantzau et ses fils auprès du chancelier. Après la revue les cuirassiers, commandés par l'empereur, ont pris la garde du château; le chef a placé deux sentinelles à chaque porte.

Guillaume a ensuite présenté au Prince les personnes de sa suite.

Un sourire errait sur les lèvres de Bismarck lorsque le docteur Von Lucanus, chef du service personnel de l'empereur, a été présenté. L'ex-chancelier a demandé après de présenter les membres de sa famille à l'empereur, les comtes Herbert et William Bismarck, le comte et la comtesse de Rantzau.

Un lunch a été servi aussitôt, et lorsque Guillaume s'est levé pour boire à la santé de Bismarck, l'artillerie a tiré une salve de vingt-et-un coups de canon. Deux musiques ont joué alternativement devant les fenêtres de la salle à manger.

L'empereur est parti à Berlin par train spécial vers trois heures. Le temps s'était éclairci avant son départ.

Li Hung Chang.

Presse Associée du Sud.

Shimonoseki, 26 mars—Li Hung Chang a passé une bonne nuit. Les chirurgiens qui le soignent ont décidé de ne pas extraire la balle. L'attentat ne semble devoir retarder les travaux de la commission de paix que de quelques jours seulement.

L'outrage commis excite une profonde indignation dans tout le Japon, et tous les journaux expriment les plus grands regrets.